

LB



775

L42A2

1878

844.89

L562gr

G A G E

DE LA

VICTOIRE

LUMEN IN CÆLO.

Le Roy (Pierre)

1878.

P 844.89

L562 gr

G A G E

DE LA

VICTOIRE

LUMEN IN CÆLO.

BRITISH AND FOREIGN
SOCIETY FOR THE IMPROVEMENT
OF THE SIGHT OF THE BLIND



1878.

GAFF

VICTOIRE

MAISON FONDÉE
EN 1878

LB
775
L42A2
1878

1878

PRÉFACE.

Même au milieu de leurs emportements et de leurs passions, les partis ont parfois un certain instinct de conservation qui les avertit que le danger où ils vont se précipiter est capital et qui les fait reculer. Ils cessent tout-à-coup de marcher dans la logique de leur situation, et ils n'osent attaquer leur adversaire en ce point décisif vers lequel ils couraient étourdiment en poussant à l'avance des cris de triomphe. Ils comprennent soudainement qu'ils seraient vaincus net, brusquement et sans rémission, et que leur mort est là. Que font-ils ? Ils rebrous-sent chemin et vont faire la petite guerre sur des terrains moins périlleux.

Dans l'ordre militaire, tout cela est fort bien. Dans l'ordre des idées, une telle prudence paraît difficilement conciliable avec une entière bonne foi. Elle suppose un doute et une inquiétude sur

la valeur de sa propre thèse, je dis plus, un vague pressentiment de la certitude des choses que l'on combat. Ne pas oser affronter l'examen d'un fait dont l'existence serait le renversement de telle et telle doctrine hautement proclamée, c'est en effet déclarer soi-même que l'on doute intérieurement de ce qu'on affirme avec tant d'assurance ; c'est montrer qu'on a peur de la vérité ; c'est se mettre en fuite sans entreprendre de lutter ; c'est trembler devant la lumière.

Ce serait bien mal connaître le cœur humain, que de penser que les preuves les plus concluantes et les plus certaines soient suffisantes pour amener les hommes de parti pris à l'humble reconnaissance de leur erreur. La liberté humaine a la terrible faculté de résister à tout, même à Dieu. Le soleil a beau éclairer le monde et illuminer les espaces où se meuvent les globes de notre univers : pour résister à sa toute-puissance, pour l'éteindre en soi-même, il n'est pourtant besoin que de fermer les yeux. L'âme aussi, l'âme comme le corps, peut, de la même façon, se rendre insensible à l'éclat de la vérité. Les ténèbres ne sont point le fait de l'infirmité de l'entendement : elles résultent d'un acte de la volonté qui s'obstine et qui se complait à s'aveugler.

Toutefois l'homme, en ces matières, a besoin de se tromper lui-même et de se donner, vis-à-vis de sa propre conscience, une certaine apparence de sincérité. Il n'est pas assez déterminé pour nier ou pour combattre, résolument et en face, la vérité clairement connue, l'évidence. Que fait-il alors ? Il s'applique à demeurer dans une certaine obscurité qui lui permette de lutter contre la vérité sans y bien voir, et qui lui serve en quelque sorte d'excuse. Oubliant que, dès qu'elle est volontaire, l'ignorance n'enlève rien à la responsabilité, il se réserve de répondre : « Mais, Seigneur, j'ignorais ! » Et c'est pour cela qu'il nie de parti pris, et qu'il se borne à hausser les épaules, sans vouloir prendre la peine d'aller au fond des choses. Il a une secrète peur d'être confondu par l'événement et il en évite le spectacle. Le mépris qu'il affecte au dehors n'est que l'hypocrisie de la crainte qu'il éprouve au dedans. (*Extrait de Notr - Dame de Lourdes, par Henri Laserre. Livre IV, ch. X.*)

LA LOI DES COÏNCIDENCES.

Il y a, sur la terre, des hommes que Dieu mène par des voies spéciales pour un but spécial ; et la révélation faite à Louis XIV, et dont il n'a pas voulu tenir compte, prouve que, dans l'ordre de la grâce, les missions importantes ne sont pas toutes confiées à des saints. Je dois d'abord poser ce principe avant d'aller plus loin.

Je ferai ensuite observer que les coïncidences singulières, relevées par M. Henri Laserre dans son livre intitulé Notre-Dame de Lourdes, peuvent être considérées comme surnaturelles. Elles supposent, en effet, l'action de la Providence et ne sauraient être expliquées que par l'intervention d'un agent mystérieux.

Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, quand le commissaire de police M. Jacomet, sur l'ordre du préfet de Tarbes, se transporta à la grotte des apparitions pour enlever les offrandes des fidèles, il eut toutes les peines du monde à se procurer une voiture. Ayant ensuite voulu briser la balustrade, comme il lui manquait une hache, il l'obtint non sans difficulté d'un ouvrier qui travaillait à l'écart et qui n'osa pas lui résister.

Or, il arriva, le lendemain, que la fille qui, par intérêt, avait loué la voiture, tomba d'un grenier à foin et se cassa une côte. Le même jour, l'homme

qui avait prêté sa hache, eut les pieds écrasés par un madrier. Cette double coïncidence, dans les conditions où elle s'est produite, constitue un double miracle. Eh bien, toutes celles que je vais relever sont du même genre.

1^e COINCIDENCE.

L'éducation n'est pas ce qu'elle devrait être : car elle ne conduit l'enfant à rien de précis. Aussi devait-il arriver, dans un pays où le clergé est encore puissant, que des prêtres et des religieux, en voyant le mal qu'elle fait et le bien qu'elle empêche de faire, se préoccuperaient de la rendre plus chrétienne et plus raisonnable. En 1868, la question a donc été soulevée ; mais la lutte étant devenue un peu chaude, l'autorité religieuse imposa silence aux combattants et, dès lors, aucune modification ne pouvait être apportée à l'ancienne routine.

Or, c'est en 1869, c'est-à-dire à peu près à la même époque que, par la force des circonstances dans lesquelles ma vie s'est développée, et sans me douter en aucune façon que j'avais à remplir une mission providentielle, j'ai été amené à réagir par toute une série de travaux contre les principes faux qui, depuis longtemps, président à l'éducation des enfants, et à commencer un système d'enseignement qui répond si bien aux besoins du Canada et des Canadiens, qu'à défaut d'autres preuves, on pourrait déjà dire qu'il a été fait pour eux.

2^e COINCIDENCE.

Voici maintenant une coïncidence qui est au moins singulière. Et en effet, quand las de lutter contre l'incertain dans un pays où rien n'est stable, je résolus, en 1873, de quitter la France, mon intention était d'abord d'aller au Brésil où je connais plusieurs personnes, entr'autres le grand vicaire de Mgr de Macedo, évêque de Para; mais, avant de partir, je voulus revoir, une fois encore, Aiguebelle et les trappistes. A mon retour, je m'arrêtai à Lyon et je descendis à l'hôtel des Courriers, rue St. Dominique (12) où je fis la connaissance de M. Théodore de St.-Pierre.

M. de St.-Pierre, dont la noblesse remonte aux croisades, passe l'été en Savoie, aux eaux de Brides et Salins dont il est propriétaire, et, l'hiver, soit à Paris, soit à Lyon. Or, ce Monsieur, lors de l'exposition universelle de 1857, avait eu des relations avec l'honorable Jean-Charles Taché, député-ministre de l'agriculture; et il me fit un si charmant tableau du Canada que je modifiai mes plans.

Toutefois, je voulus avoir des indications plus précises sur ce lointain pays que je connaissais à peine de nom; mais c'est en vain que je parcourus toutes les librairies de Lyon les unes après les autres, je ne pus trouver un seul livre traitant ce sujet et je dus attendre une lettre de M. Taché avant de prendre une détermination définitive.

M. de St.-Pierre était peut-être le seul homme à Lyon en mesure de me donner quelques renseignements sur le Canada. Eh bien, par une bizarre coïncidence, la première personne que je rencontre

en arrivant à Québec, est M. Georges St.-Pierre chez la mère de qui j'ai logé pendant 18 mois
Nolite judicare ut non judicemini.

3^e COINCIDENCE.

Le Canada est un pays très-pauvre où les religieux eux-mêmes ont peine à vivre : il n'y a guères que les trappistes et les capucins qui puissent s'y développer à l'aise. D'ailleurs, en dehors de l'agriculture, que malheureusement on tend à négliger, toutes les autres positions sont encombrées et ne présentent aucun avantage sérieux.

En voulant copier les institutions de la France et, en particulier, son système d'enseignement, on lance le Canada dans une voie fatale et on lui prépare, pour l'avenir, plus d'une révolution. Par conséquent, la réforme que je propose est une nécessité pour ce pays. Voilà pourquoi j'ai été acclamé d'abord ; mais à la chute du ministère Ouimet, j'ai vu que, malgré de brillants succès, je ne serais pas soutenu longtemps, (car j'avais de puissants adversaires), et qu'il fallait transporter la question sur le terrain religieux ou cesser la lutte.

Je revins donc en France pour réaliser ma fortune et je fis part de mes intentions au Rév. Père Abbé d'Aiguebelle qui m'approuva d'abord, et qui, ensuite, par un de ses religieux, me fit dire qu'il ne croyait pas la chose possible. Je répondis à ce religieux la lettre qui suit :

« Paris, le 28 décembre 1875.

» Comme vous le dites fort bien, tout l'intérêt de votre lettre est pour moi dans le post-scriptum.

Il me surprend, je l'avoue, et je ne sais plus à qui entendre. Il eût mieux valu condamner immédiatement mes projets que de venir ensuite me contredire quand ils sont déjà en cours d'exécution.

» Je croyais de bonne foi que mon révérend père n'était pas contraire à mes idées, et la preuve, c'est qu'il me disait : pour faire cette œuvre, il faudrait que vous fussiez ou prêtre ou religieux. Ça viendra peut-être, ajoutait-il.—Sur mon observation qu'un laïc ne compromettait personne, il reconnaissait ensuite que je pouvais bien avoir raison.—Quand je lui disais que je ne voulais, autant que possible, n'accepter, pour m'aider, que mes élèves, il m'a cité l'exemple d'un collège qui, paraît-il, existe en Suisse et qui réussit très-bien. Il m'a laissé emporter la règle de saint Benoît, les us, la charte de charité ; il a levé, pour moi, l'interdiction de parler aux religieux, et cela pendant huit jours, comment voulait-il donc que je ne le crusse pas favorable à mes idées ? Et puis, quand je lui faisais observer que le trappiste, seul de tous les hommes que j'avais antérieurement connus, était réellement heureux, pour confirmer la chose, je devais le croire, voici ce qu'il me disait : J'ai vu à Rome des cardinaux, des évêques, des prêtres et des religieux de tous les ordres ; j'ai vu des princes, des ambassadeurs, des riches et des savants ; et bien, rien n'est comparable à la paix dont jouissent les habitants du cloître : on y revient toujours avec bonheur. Est-il, je le demande, approbation plus entière, encouragement plus direct donné à un homme qui n'a aimé qu'Aiguebelle, qui, pendant huit ans, l'a pleurée, et qui, après des expériences nombreuses, éclairé sur la vie et sur les hommes,

veut essayer, autant qu'il est possible, d'appliquer cette même règle à l'éducation des enfants, en l'adoucissant et en la modifiant comme il convient de le faire.

» La règle de saint Benoit a servi à bien des usages depuis qu'elle est faite, et le révérend père me faisait encore observer que la constitution si remarquable de l'Angleterre en est tirée presque toute entière. Pourquoi donc ne me serait-elle pas utile à moi-même ? Pourquoi ne me fournirait-elle pas une constitution que je puisse appliquer à l'éducation ? C'est l'œuvre d'un saint ; mais on peut aussi, avec autant de raison, la considérer comme l'œuvre d'un grand philosophe qui, ayant étudié les hommes, et sachant ce dont ils ont besoin et ce dont ils souffrent habituellement, sachant que, parmi eux, il en est peu qui soient capables de réfléchir et de raisonner, a voulu leur donner des lois conformes à la nature et dont l'observation les rendit heureux, comme il arrive pour vous. Nulle part, il n'y a un groupe d'hommes plus unis et plus heureux, dans leur ensemble, que dans un monastère de trappistes.

» En somme, avant la renaissance, quand l'art païen ne dominait pas encore l'art chrétien, au moyen-âge enfin, quels étaient les instituteurs de la jeunesse sinon les moines ? où étaient élevés les enfants sinon dans les monastères ? Louis-le-Gros n'a-t-il pas été élevé à Saint-Denis ? n'est-ce pas là qu'il a fait la connaissance de Suger, ce célèbre ministre d'un de nos rois ? A cette époque, on donnait aux enfants une éducation vraiment virile ; on ne cultivait pas que leur intelligence tant surmenée aujourd'hui. A cette époque, les professeurs

étaient des saints et non pas seulement des savants : ils avaient la véritable science, la science du cœur humain, et c'est une science qui n'est pas dans les livres. Ils apprenaient tout d'abord aux enfants à vivre heureux.

» Je n'accepterai jamais que la foi puisse être en contradiction avec la raison, les vérités de l'ordre philosophique avec les vérités de l'ordre théologique. C'est pourquoi je persiste à croire que mes idées sont justes et réalisables, et qu'une fois réalisées, elles rendront de grands services à la religion et aux pays qui voudront ne pas les rejeter sans examen ; et de même que, dans les questions pédagogiques, tout le monde a commencé par me contredire, et qu'ensuite des hommes remarquables, en France et au Canada, et entr'autres mon Rév. Père lui-même, ont fini par m'approuver plus ou moins complètement ; de même je crois, qu'en prenant les vérités de la foi et les dogmes promulgués comme bases, on peut arriver, par la raison, à établir un genre de vie analogue à votre genre de vie et qui satisfasse à tous les besoins généreux de l'homme et le rende heureux.

» En vérité, j'ignore sur quels principes s'appuie la direction des âmes ; mais enfin, là comme partout, il doit y avoir des principes, et mon Rév. Père me disait encore à cet égard que, pour diriger un homme, il faut tenir compte de ses goûts. Or, jusqu'à présent, on a procédé avec moi par contradiction ; et les prêtres eux-mêmes, en qui j'avais alors toute confiance, et qui se sont mêlés de me diriger, m'ont paru ne pas savoir ce que c'est que la direction et l'influence funeste qu'elle peut avoir sur la vie d'un homme quand elle est fausse. Ils

se sont tous inspirés de leurs idées personnelles plutôt que de ma nature et des conditions assez peu ordinaires dans lesquelles j'étais placé. Les uns ont cherché leur intérêt ; les autres, sans me donner de solutions, m'ont opposé des fins de non recevoir.

« Aujourd'hui, je ne peux ni ne veux reculer : ou bien j'essaierai la chose ou bien j'abandonne l'enseignement et je reste en France à attendre les événements ; mais si on ne me dit pas : ne faites pas cela, je marcherai de l'avant. La chose, dites-vous, ne paraît pas possible, eh bien vous saurez qu'elle est possible quand elle sera faite : Dieu est puissant et je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas confiance en lui tout comme un autre. En un mot, ma décision est prise : ou cela ou rien. Le sort en est jeté ! *Alca jacta est.* »

Je ne prévoyais pas alors les obstacles que je rencontrerais sur ma route ; et comme je me plaçais sur le terrain religieux, je ne pouvais croire que mes adversaires seraient des prêtres et qu'ils se serviraient de leur influence pour me faire échouer ; mais quand j'ai vu ce qu'il en était ; quand j'ai su que les Jésuites, qui ont fait le Canada ce qu'il est aujourd'hui, que les Jésuites eux-mêmes n'ont pu obtenir de fonder un collège dans Québec, je me suis demandé : mais qu'est-ce donc que la religion catholique au Canada, si les religieux ne peuvent s'y développer à l'aise ? et je me suis décidé à dire tout haut ce que je voulais faire, afin qu'on ne pût pas me combattre au nom de la foi. Il y a des

cas où il faut agir ainsi. Voici donc l'article que je crus devoir publier, pensant, dans ma naïveté, que tout le monde allait se rendre à l'évidence :

QUI VEUT LA FIN, VEUT LES MOYENS.

J'ai parfaitement compris qu'un homme seul, si énergique qu'il puisse être, doit, tôt ou tard, succomber dans une lutte comme celle que je soutiens depuis quatre ans ; et j'ai aussi parfaitement compris, dès le principe, que pour arriver à un résultat quelconque dans le sens des vraies réformes, il faut une congrégation religieuse avec un but précis, des moyens d'action, une règle et des principes. En dehors de là, on ne parviendra jamais à réformer l'éducation. Car la foi, et la foi seule, peut servir de trait d'union entre les hommes.

D'un autre côté, les difficultés de cette tâche, en soi bien facile, me semblaient ici tellement grandes pour un étranger et un laïque dont l'autorité, en pareille matière, ne sera point acceptée, qu'ayant fait autrefois de dures expériences, j'hésitais, et non sans raisons, à me remettre sur le terrain religieux ; et puis il fallait briser toutes mes relations, sacrifier ma réputation, me donner des démentis et paraître quelque peu ridicule, et je vous avoue, en toute sincérité, que j'y avais des répugnances. D'ailleurs j'étais à bout de forces.

Cependant, cette œuvre étant incontestablement une œuvre utile, appelée, si elle réussit, à rendre d'immenses services à la société, comme elle ne peut être bien faite que par celui qui en a compris la nécessité, avant de lâcher prise, je me suis hasardé, un jour, à demander à Dieu une preuve

quelconque qui pût me servir de point d'appui dans mes opérations ultérieures. Donnez-moi, lui ai-je dit, donnez-moi une preuve *pour moi* bien claire que cette œuvre vous est agréable, et, *qui qu'en grogne*, comme dit Venillot, je l'entreprends, sinon j'y renonce et je pars. Or, j'ai cité un fait positif, et qu'on ne peut pas nier, de la mission que je prétends avoir, et ce fait ayant été pour moi la clef de bien des choses, je ne puis pas reculer et je ne reculerai pas.

Il ne s'agit pas de savoir si j'ai telle qualité ou tel défaut, si je suis bâti de telle ou telle façon ; il s'agit de savoir si la volonté de Dieu sur moi est *aujourd'hui* que je fasse ce que je fais. Eh bien, je l'établirai : ceci est de toute nécessité pour qu'il y ait des vocations dans ce sens.

Il y a aux œuvres sérieuses toute une préparation antérieure que l'on ne connaît pas, que l'on ne comprend pas ou qu'on ne veut pas comprendre.

Quant aux obstacles que je rencontrerai sur ma route, je les ai envisagés de sang-froid et je marcherai quand même en avant. Je n'ignore pas, en effet, ce qu'a dit, un jour, Notre-Seigneur à Sainte-Thérèse, lorsqu'elle fondait le monastère d'Avila et que la ville entière se soulevait pour l'en empêcher : « Entre comme tu pourras, lui dit-il, et je disposerai tout selon ce que je sais de ta bonne volonté ; mais tu vois, ma fille, quelles ont été les souffrances et les peines de ceux qui ont établi les œuvres nouvelles. La contradiction est la marque des œuvres de Dieu. »

Au reste, en dehors de ceux qui doivent m'aider directement, et à qui Dieu, sans doute, a déjà dit d'une façon ou d'une autre : *ceci est ta voie* ; il n'y

a qu'un homme à convaincre, qui connaît bien les besoins du monde à notre époque, et cet homme, c'est le pape. J'irai à Rome, s'il le faut.

Le bonheur et le salut des enfants ; le bonheur et le salut des peuples se trouvent dans l'éducation que les moines donnaient autrefois. C'est elle, c'est cette éducation si chrétienne et si sage qu'il faut rétablir, et je travaille pour ça. Est-ce clair ?

Cet article ne suffisant pas, j'en publiai un autre plus catégorique pour montrer que la volonté de Dieu était manifeste.

LES ÉLÉMENTS DE L'ŒUVRE.

J'ai tenu à montrer d'abord l'immense portée de la réforme que je demande dans l'éducation : il me restait maintenant à prouver que cette réforme est possible, que même elle est facile ; mais le clergé de Québec ayant pour principe qu'aucun collège ne doit s'établir en dehors de l'Université-Laval, et les religieux eux-mêmes étant systématiquement mis à l'écart, il en résulte pour moi une formidable opposition, non pas parce que j'ai tort mais parce que j'ai raison ; et il n'est pas douteux, le père Arnauld ayant été désigné comme futur évêque de Chicoutimi, qu'on ne fasse des efforts inouis pour empêcher que la chose ait lieu.

J'ai compris ça tout de suite, et je me suis dit en moi-même sachant ce qu'il en était : qu'il fallait dévoiler l'action providentielle, afin que, la volonté de Dieu étant manifeste, tout le monde fût éclairé à cet égard : ce n'est pas une question d'homme,

mais une œuvre religieuse appropriée aux besoins du Canada, et le père Arnould étant celui qui doit la faire, c'est lui et non un autre que Dieu a marqué pour occuper cette place.

Au reste, pour vous montrer que je suis au courant de tout : voici l'historique de la chose. Il y a quelques années, il fut question de nommer un vicaire apostolique pour les missions sauvages de l'Amérique du Nord ; mais l'épiscopat canadien ne trouvant pas qu'il y eût pour un prêtre possibilité de remplir cette charge onéreuse, la passa aux pères Oblats. Ceux-ci qui, en 1846, étaient déjà à Chicoutimi, semblaient tout naturellement désignés pour cela ; mais il déclinèrent la proposition en disant qu'ils n'avaient pas d'homme, et que, d'ailleurs, il faudrait distraire le Saguenay pour en faire un diocèse convenable.

L'idée parut bonne et M. Racine fut immédiatement envoyé à Chicoutimi, avec mission de préparer les choses. A cela, je n'ai rien à dire, et, en toute autre circonstance, j'aurais été le premier à me réjouir de sa nomination ; mais il ne s'agit pas d'antipathie ou de sympathie : il s'agit de la volonté de Dieu manifestée par des miracles. Jamais elle n'a été plus clairement exprimée.

Et en effet, en 1874, Rome ayant désigné les Oblats pour occuper ce poste d'honneur, leur choix tomba sur le Rév. Père Arnould qui a organisé les missions du Nord et qui, sans être encore vicaire apostolique, en a déjà exercé les pouvoirs. Le Rév. Père Arnould indiqua alors M. Racine comme plus apte que lui pour remplir cette charge ; mais Rome insista et, malgré les résistances des Oblats, la chose en était-là, en 1876, quand je rencontrai

le Rév. Père Arnauld au lac St. Jean, où il ne s'était pas rendu depuis seize ans. C'était la réponse à mes quatre cents messes ; et comme le miracle n'était pas douteux pour moi, et que, depuis, d'autres preuves sont venues s'ajouter à la première, au risque de déplaire au Père Arnauld lui-même, j'ai cru devoir exposer ce qu'il en était.

Car admettons pour un moment que la chose soit faite, et elle n'est pas difficile à faire ; supposons, par exemple, qu'en arrière de Charlesbourg, ou ailleurs, il y ait un collège organisé sur le modèle de la trappe ; supposons que, dans ce collège, il y ait quelques hommes instruits, (deux ou trois suffisent,) et que les autres aient plus spécialement pour fonction de veiller à l'entretien matériel de la maison ; du moment que, dans une famille, le père et la mère ont, quelquefois, à soutenir jusqu'à dix personnes et plus, il sera possible à quinze ou vingt religieux d'élever gratuitement un nombre plus ou moins grand d'enfants de ceux à qui, d'ordinaire, on ne donne pas l'instruction ; et, comme le principe de la direction, chose qui n'est pas toujours comprise, même des prêtres, doit être de laisser les vocations se développer librement, il arrivera que les jeunes gens se fixeront plus tôt, et on verra se produire régulièrement ce qui est arrivé dernièrement dans une expérience faite à Aiguebelle où, sur douze élèves, leurs études finies, cinq sont restés à la trappe, cinq se sont faits religieux ou prêtres, et deux seulement sont rentrés dans le monde pour se marier.

Et je ne parle pas des autres avantages que cette œuvre produirait. Comme elle répond non pas à des besoins factices, mais à des besoins réels, elle

ouvrirait une carrière à une foule de jeunes gens pour qui l'éducation a été, ce qu'elle est souvent, le contraire de ce qu'elle devrait être et qui sont une cause de troubles pour la société parceque la société n'a pas de situation à leur donner.

Cette œuvre est donc une œuvre utile et j'ai montré que Dieu en a préparé les éléments. Elle est appelée, par son développement, à rendre d'immenses services à la population canadienne et, un jour, par la force des choses, elle mettra toute l'éducation entre les mains du pape.

Si vous ne voulez pas que je fasse la preuve des miracles dont je parle, ce n'est pas étonnant ; et en effet, ils renversent tous vos projets et dès lors vous avez intérêt à les nier ; c'est toujours ce qui arrive en pareille circonstance, et Notre-Seigneur ne l'ignorait pas quand il disait aux Pharisiens de son temps : Vous vous appuyez sur les prophètes, leur disait-il, mais vos pères ont tué les prophètes et n'ont pas voulu ajouter foi à leurs paroles.

UN MIRACLE.

(Tout cela peut être prouvé.)

Je résume : Qu'un étranger, un inconnu, arrive soudainement dans un pays comme le Canada ; qu'immédiatement il prenne position ; que les hommes les plus considérables de ce pays, dans le clergé, la presse et la politique le soutiennent et combattent pour lui ; que, malgré l'opposition directe des uns, la malveillance des autres, il puisse seul, attaquant un ordre de choses qui date de

plusieurs siècles, forcer un peuple entier à reconnaître la nécessité d'une réforme dans l'enseignement, voilà déjà un fait peu ordinaire ; mais il y a plus, il est providentiel. Et en effet je reviens avec l'espérance de faire quelque chose qui me rappelle Aiguebelle. Dans l'espace de trois ans, je dépense une valeur de plus de trente mille francs sans arriver à mon but. Découragé, épuisé, prêt à céder, je demande à Dieu une preuve que je serai soutenu au moins par lui. Je fais dire quatre cents messes dans cette intention ; et à un mois de distance, dans un pays perdu, où le hasard paraît nous réunir de deux points éloignés, je rencontre, à cent lieues de Québec, sans le chercher et sans qu'il me cherchât, un religieux dont les parents habitaient le monastère même d'Aiguebelle avant que les trappistes ne l'eussent reconquis, un religieux à qui on propose d'être évêque et qui reconnaît que l'éducation, modifiée comme je dis qu'elle doit l'être, c'est le remède à tous les malheurs de notre temps, et qu'elle convient d'une manière toute particulière au Canada. Si ce n'est pas un miracle, qu'est-ce donc qu'un miracle ?

4^e COINCIDENCE.

La rencontre du père Arnould m'avait donné l'éveil d'autant plus qu'ayant vécu complètement isolé pendant dix-huit mois, il était plus facile à moi de voir que la chose n'était pas naturelle. C'était bien une rencontre providentielle ; et Dieu qui n'a pas élevé une montagne, creusé une vallée, dessiné un rivage sans savoir pour quel peuple ou

pour quelle âme il travaillait, en conduisant le père Arnould au lac St. Jean, avait pensé à l'œuvre que nous devons faire ensemble

J'ai vu ça tout de suite, et, à quelques jours de là, je devais en avoir une preuve nouvelle. Car étant allé avec le père Arnould chez les sauvages Montagnais qu'il a évangélisés, et au milieu desquels il demeure, par une coïncidence au moins singulière, je trouvai sur sa table un journal, l'*Univers*, je crois, et, dans ce journal, un article où il était fait mention des obstacles que les œuvres les plus utiles ont de tout temps rencontrés, même dans l'Église. L'idée me vint alors de voir si, à la date du 8 avril 1874, époque où je donnai ma première conférence devant ces Messieurs du Séminaire, il n'y avait pas, dans ce même journal, quelque chose dont je pusse me servir pour convaincre les Canadiens de faire ce que je dis.

Quel ne fut pas mon étonnement, à la date indiquée, de trouver de Louis Veuillot, le grand champion du catholicisme en Europe, un article qui correspond si parfaitement à ma manière de voir et à ma conférence qu'il me semble difficile d'expliquer naturellement de pareilles coïncidences, étant donné surtout qu'il en existe tant d'autres.

Voici cet article :

Nous n'avons plus d'enseignement. La France est une vaste école où des maîtres généralement ignorants ont des élèves généralement ignorants. La France n'a plus d'hommes : elle en fait l'aveu, et, hélas ! elle en donne la preuve. Elle attribue à ses écoles cette immense misère. L'Université, source du mal, auquel d'ailleurs elle ne croit ni ne

veut croire aucun remède, le dit comme tout le monde : nous ne faisons plus d'hommes et même il n'y a plus de savants.

A quoi tient cette ignorance commune ? M. Jules Simon en accuse le vice des méthodes. Je crois bien que les méthodes de l'Université sont mauvaises. Mais ce que l'Université a de plus mauvais, c'est elle-même. Elle est faite pour avoir trop de maîtres et pour nourrir trop d'enfants : voilà le vice.

L'enfant ne naît pas pour être élevé au collège, loin de ses parents. Il naît pour être élevé par ses parents, sous leurs yeux, selon la condition à laquelle sa naissance paraît l'astreindre et communément le destine. S'il est appelé à une condition supérieure, la vocation le pousse. L'instinct se manifeste et se fait obéir. La plupart des grands hommes ont donné de ces signes : la vocation a triomphé. Il y a une vocation pour enseigner comme il y a une vocation pour être enseigné. La fabrication du maître détruit en lui la vocation plus qu'elle ne la seconde et le pousse à détruire la vocation de l'élève plus qu'à la seconde.

L'Eglise seule peut donner de bons instituteurs. Là, on trouve la vocation aidée par la grâce. Dans une corporation vouée à l'enseignement : premièrement tout le monde n'entre pas, secondement tous ceux qui entrent, n'enseignent pas. Il y a un premier choix et un second choix : choix d'aptitudes générales et choix d'aptitudes spéciales. On veut avoir d'abord de bons religieux, ensuite, parmi les bons religieux, on choisit ceux qui peuvent faire de bons maîtres.

L'instruction gratuite ne peut être que le don de l'Église. Seule, elle peut résoudre ce problème économique.

5^e COINCIDENCE.

Je commençais à ouvrir les yeux et à voir que j'avais un puissant auxiliaire et que c'était à lui qu'il fallait attribuer mes succès et l'influence assez grande que j'avais acquise. Partant de ce principe, et sachant dès lors ce que Dieu voulait de moi, je me suis dit, un jour, qu'en étudiant ma vie, je trouverais probablement une loi providentielle. J'ai donc fait ce travail et j'ai vu que mon existence a été le développement logique d'un principe faux, et que l'éducation, dont j'ai souffert plus que d'autres, est la consécration de ce principe : elle ne tient pas compte de la vocation des enfants, et, par conséquent, elle empêche l'action de la grâce.

Cela étant, l'œuvre qui a pour but de renverser cette éducation, ne peut être une œuvre de peu d'importance ; et comme j'avais déjà quelques données, je me suis demandé si *l'affaire des tanneries* qui a eu, au Canada, un si grand retentissement n'entraînait pas dans l'action providentielle. Toujours est-il qu'elle a eu pour principal auteur un homme dont l'oncle est à la trappe de Staouéli et qu'elle n'a rien changé à la position respective des partis *Omnia propter electos*. Or ma belle-mère est fille d'un tanneur ; ma vie s'est passée au milieu des tanneurs, et c'est un tanneur qui, après avoir déterminé le premier mariage de mon père, a fait le second sans que ma belle-mère, chose assez drôle, eût connaissance que j'existais. Comme le père

Arnauld est venu au Canada l'année même où ma belle-mère s'est mariée, qu'elle a apporté chez nous la biographie du père Marie-Ephrem, religieux d'Aiguebelle, que ce livre a eu sur ma vie une grande influence, qu'il y a un rapport évident entre le père Arnauld et moi, j'en conclus que l'affaire des tanneries, qui a renversé M. Ouimet du pouvoir et qui, par conséquent, m'a forcé à rentrer dans ma voie, a été, dans l'ordre politique, la préparation d'une œuvre voulue par Dieu, et dont l'importance se verra plus tard. *Durus est hic sermo !*

6^e COINCIDENCE.

L'œuvre de Dieu se développe mystérieusement au milieu des événements humains, et pour la comprendre, il faut en avoir la clef ; il faut vivre à l'écart comme j'ai presque toujours été obligé de le faire : ce qui me permet aujourd'hui de reconstituer le plan providentiel.

Ainsi il pourrait bien se faire que j'expliquerais comment la prophétie, généralement attribuée à St. Malachie, se rapporte effectivement à sa Sainteté le pape Léon XIII. St. Malachie, comme chacun sait, était un évêque d'Irlande, contemporain et ami de St. Bernard ; il prit l'habit des moines et mourut à Clairvaux, je crois. Il a prédit, dit-on, par une devise, ce qui arriverait de remarquable sous le pontificat de tous les papes qui doivent monter sur la chaire de St. Pierre ; et je me rappelle qu'autrefois la vicomtesse de Bourbon-Chalus, dont le frère est tombé à Castelfidardo, m'expliqua que le successeur de Pie IX était désigné par ces mots : *lumen in caelo*. Or il y a eu deux miracles

sur la lumière, ainsi qu'on le verra plus loin ; et, par une coïncidence bizarre, il se trouve que le seul religieux d'Aiguebelle avec qui je corresponde, est le père Malachie, ancien zouave pontifical, blessé à Castelfidardo, qui est venu, par raison de santé, de la trappe de Staouëli à la trappe d'Aiguebelle où il est actuellement bibliothécaire ; et, dans mon dernier voyage de France, au lieu de fréquenter les religieux que je connaissais depuis longtemps, je me suis attaché à lui de préférence aux autres et j'ai passé à peu près tout mon temps en sa compagnie.

Au reste, il me faudrait certaines indications que je n'ai pas, et je ne puis guères, aujourd'hui, que poser les jalons à l'aide desquels, plus tard, il sera facile de montrer le développement logique de l'œuvre dont Dieu veut le succès.

7^e COINCIDENCE.

Je dirai cependant qu'après avoir rencontré le père Arnould ; et, de retour à Québec, n'ayant plus aucun doute sur la volonté de Dieu à mon égard, je ré-olus de tout préparer pour le jour où la Providence rendrait la chose possible, et, par conséquent, de ne plus m'occuper d'enseignement que d'une manière secondaire. Cependant, à la prière de deux de mes élèves, qui m'avaient toujours témoigné beaucoup d'affection, et, sur les instances de leurs parents, je consentis à venir m'installer chez eux en attendant que le père Arnould fut nommé évêque.

C'est là que j'ai vécu depuis, n'ayant de relations avec personne, et, par conséquent, plus en mesure

de surveiller l'action providentielle. Or, un jour, on me raconta qu'un de mes élèves, dont la nature quelque peu sauvage n'est point ordinaire, étant tout enfant, disait qu'il voulait être trappiste et, jusqu'à ces dernières années, il ne paraissait pas avoir changé d'avis. Je m'appuyais là-dessus pour dire qu'il devait se dévouer à l'œuvre dont il est question, quand un fait se produisit qui vint m'en donner une preuve positive. Et en effet, ayant fait dire neuf messes chez les pères jésuites, voici ce qui arriva pendant la neuvaine de l'Immaculée-Conception.

8^e COINCIDENCE.

Le dimanche, 9 décembre 1877, un dominicain, le père Mothon, que je n'avais jamais vu, parlait de la confession dans la basilique de Québec ; et, pour montrer qu'elle est d'ordre naturel et la consécration d'un besoin de l'âme en même temps qu'un sacrement de l'Eglise, il cita l'exemple d'un peintre célèbre, Horace Vernet, qui, en passant de France en Algérie, eut, pendant la traversée, à recevoir le dernier soupir d'un de ses amis. A la vue de la mort qui approchait, et comme il n'y avait pas de prêtre à bord, ce jeune homme, à l'exemple de Bayard, demanda à Horace Vernet d'entendre le récit de ses péchés, à charge par lui de les faire ensuite connaître au premier prêtre qu'il rencontrerait.

Descendu à terre, Horace Vernet alla visiter la trappe de Staouëli, dont l'abbé était alors le Rév. Père François Régis, celui-là même qui avant d'être religieux à Aigubelle, a composé la vie du père

Marie-Ephrem, et par conséquent, déterminé le séjour que j'ai fait dans ce monastère en 1868-69. Le Rev. Père François-Régis voulut convertir Horace Vernet : celui-ci refusa de l'écouter, mais en disant qu'à l'occasion il pourrait faire la confession d'un autre et il raconta ce qui s'était passé à bord du navire. Le Père François-Régis crut y voir un moyen détourné d'arriver à son but ; il dit à Horace Vernet que la chose était sérieuse et devait être faite sérieusement ; il le mena à l'Eglise et, après l'avoir entendu, il obtint de lui-même qu'il se confessât à son tour.

Je crus voir un rapport entre cette confession et celle dont il est parlé dans un de mes écrits, et rapprochant cette circonstance d'une drôle d'affaire dans laquelle j'ai eu à défendre un père capucin que l'on accusait injustement d'avoir violé le secret de la confession, d'un fait, de même nature, dans lequel un autre religieux s'est trouvé compromis à propos de moi, je me demandais si ce n'était pas encore une coïncidence destinée à m'éclairer de plus en plus sur un dogme redoutable, celui de la prescience divine, quand le lendemain eut lieu un fait indéniable qui ne saurait, lui, s'expliquer naturellement.

9^e COINCIDENCE.

Et en effet, avant de partir pour la France, j'avais donné la pièce d'Edipe-roi, à cet élève dont je dis qu'il a vocation de m'aider et qui ne veut pas en entendre parler. Or, quelques jours avant la neuvième, je trouvai ce livre dans ma bibliothèque. Ayant oublié qu'il ne m'appartenait plus et ne

voyant pas qu'il pût m'être utile à quelque chose, j'en fis cadeau à un autre jeune homme, cousin du premier. De là, entre eux, une discussion que je fus appelé à juger.

Croyant déjà pouvoir dire que j'avais découvert une loi providentielle, le 10 décembre, j'écrivis à Son Excellence Mgr. Conroy une longue lettre, où d'un bout à l'autre, je parle d'Œdipe et de Sophocle ; et, le soir, me rappelant l'incident qui précède, je lus cette lettre à mes deux élèves en leur disant que c'était pour eux un avertissement de ce qu'ils avaient à faire ; mais d'ailleurs, ajoutai-je, venez au sermon du père Mothon, si ce qui est arrivé hier n'est pas naturel comme je le crois, et j'ai mes raisons pour le croire, peut-être y aura-t-il aujourd'hui quel'qu'indication nouvelle.

Avant le sermon, je mets la lettre à la poste ; et, par une coïncidence inexplicable, le père Mothon parle d'Œdipe en disant que l'humanité est comme ce roi : aveugle volontaire, elle passe à côté du remède et elle n'en veut pas.

J'ai réfléchi depuis pour voir s'il était possible d'expliquer la chose d'une manière naturelle et je dis carrément non : c'est un miracle.

10^e COINCIDENCE.

Au reste, une nouvelle coïncidence devait encore se produire le dernier jour de la neuvaine. Il m'avait déjà semblé qu'il devait y avoir une certaine relation entre l'action providentielle que je voyais se dérouler devant moi et les miracles qui ont eu lieu au 17^{me} siècle.

Etant donc allé à la basilique pour entendre une dernière fois l'éloquent prédicateur qui y prêchait, et voyant que le gaz n'était pas encore levé quand j'y arrivai, je me disais en moi-même qu'autrefois nos pères, avec une multitude de bougies, ne parvenaient pas à obtenir, même cette clarté, tandis que nous autres, grâce aux progrès de la science, nous pouvions, dans un instant, avoir une lumière éblouissante et qu'il en était ainsi, dans l'ordre de la grâce, quand il plaisait à Dieu. Et voilà que le Rév. Père Mothon prend pour texte un sujet analogue et qu'il explique que, dans l'ordre de la nature, quand le soleil se cache, tout est triste et sombre ; mais qu'en paraissant, il fait resplendir les objets même les plus obscurs. Il parle ensuite de Christophe Colomb, menacé de mort par ses compagnons, et, au dernier moment, voyant briller aux rayons du soleil levant ce nouveau monde qu'il venait de découvrir.

J'ai tout naturellement rapproché ce sermon du songe que fit, il y a huit ou neuf ans, la dame chez qui je demeure. Cette dame qui, par son intelligence, a su mettre sa famille dans une belle position, est une femme de grande valeur. Levée avec le jour, toujours occupée, charitable et gaie : c'est la femme forte dont parlent les livres saints. Or, une nuit de Noël, elle eut un songe mystérieux qui la frappa tellement qu'elle n'en a jamais perdu le souvenir et qu'elle se demande encore aujourd'hui ce que cela veut dire.

Elle crut voir, du côté du Nord, tout le long des Laurentides, deux colonnes de gros anges ; mais, dit-elle, ce qui m'étonnait le plus, c'était en arrière une lumière extraordinaire. Il m'est resté de ce

songe une singulière impression, quelque chose qui me semble n'être pas naturel. Mais il y a des songes prophétiques tels que le songe de Pharaon expliqué par Joseph, le songe de Nabuchodonosor expliqué par Daniel, celui d'Innocent III quand il vit St. Dominique et St. François d'Assise soutenant sur leurs épaules l'Eglise de St. Jean de Latran qui menaçait ruine. Eh mon Dieu ! l'action providentielle dont je parle, n'est-ce donc pas une grande lumière, et la réforme que je demande dans l'éducation, n'est-ce pas le moyen de conserver aux enfants leur innocence et d'en faire comme des anges de Dieu ? L'explication me paraît tout simple.

11^e COINCIDENCE.

Les deux accidents que j'ai rapportés au commencement de ce travail comme ayant eu lieu à Lourdes, semblent établir qu'il arrive généralement malheur à ceux qui, soit directement, soit indirectement, par intérêt ou par orgueil, veulent empêcher l'œuvre de Dieu de se faire.

La chose n'est pas toujours sensible ; mais il faut, en certains cas, qu'elle puisse se voir. Ainsi, en 1876, avant de rencontrer le père Arnould, ne sachant pas alors que j'avais Quelqu'un pour me protéger, j'avais pris la médecine comme base de mes raisonnements et prouvé, dans plusieurs articles, que les programmes d'examens, l'organisation des universités et les méthodes qu'on y suit : tout est à changer. Personne ne peut dire que mes remarques ne fussent pas justes et dictées par la vérité.

J'ajoutais que l'éducation, en forçant les jeunes gens à rester dans les grands centres jusqu'à un âge avancé, alors qu'il faudrait les fixer d'une façon ou d'une autre, pouvait être considérée dans son ensemble, pour tous ceux qui ne sont pas ou prêtres ou religieux, comme la plus grande cause de demoralisation qui existe, même au Canada, et bien qu'on écrive sur le frontispice des bâtiments : Université catholique

Ma franchise ne plut pas, et, en faisant agir certaines influences, on trouva moyen de m'empêcher d'écrire ; et voilà que, au moment où tout semblait avoir réussi à ces Messieurs de l'Université, le bill des Médecins, créant un précédent fâcheux, vient leur enlever tous leurs droits. Car, enfin, depuis que cette loi est passée, l'Université-Laval n'est plus rien : elle doit se soumettre aux examens et aux programmes qu'il plaira au gouvernement de lui imposer. Les bâtiments restent, mais les privilèges sont virtuellement abolis : on le verra plus tard. Et j'ai été presque le seul à pousser le cri d'alarme quand j'ai su ce qu'il en était. Si on avait voulu réformer l'éducation comme je disais de le faire, on coupait court à toutes les objections et la chose n'aurait pas eu lieu. Dieu affaiblit ceux qui ne veulent pas faire sa volonté.

12^e COINCIDENCE.

L'humaine nature est ainsi faite que, depuis la chute d'Adam, les hommes, même les meilleurs, tout en désirant le bien, veulent en avoir le monopole ; et c'est à cela sans doute qu'il faut attribuer

les entraves que l'on apporte au Canada à l'action et au développement des ordres religieux ; et comme les miracles demandent pour être vus de la droiture et même une certaine bonne volonté, surtout quand il s'agit de recevoir des démentis, on préfère ne pas les admettre que de dire : j'ai eu tort.

Aussi quand j'ai vu qu'on me suscitait de nouvelles difficultés, j'ai eu recours au moyen dont je me sers maintenant quand je suis embarrassé, j'ai fait dire trois messes chez les Pères Jésuites, les jeudi, vendredi et samedi, 10, 11, 12 janvier 1878, pour que la volonté de Dieu fût connue et faite. C'est la formule à employer pour ne pas être refusé.

Or, le dimanche soir, 13 janvier, au moment où je transcrivais, en manière de circulaire, une lettre antérieurement écrite et dans laquelle je disais ceci au père Huyghens : vous me regardez comme beaucoup plus faible que je ne suis réellement. Il y a Quelqu'un que vous oubliez de mettre en ligne de compte : c'est Dieu. De quel côté est-il ? Voilà la question. A ce moment-là même, mourait au séminaire, subitement ou à peu près, le frère d'un des professeurs, jeune homme sur qui on fondait de grandes espérances et que l'on avait même, paraît-il, l'intention d'envoyer à Paris pour y compléter son éducation. Cette mort ressemble, à s'y méprendre, à celle dont il est parlé dans les annales du Sacré-Cœur, comme ayant eu lieu en 1678, à Paray-le-Monial, après qu'on eut défendu à la bienheureuse Marguerite Marie de faire l'heure sainte. D'où j'en conclus que l'*Œdipe canadien*, c'est votre système d'enseignement ; et si vous le maintenez tel qu'il est aujourd'hui, malgré les avertissements

multipliés que Dieu vous donne, eh bien, il vous arrivera ce qui est arrivé à Laïus : l'enfant tuera le père. C'est écrit.

RÉPONSE AUX OBJECTIONS.

Maintenant, écoutez ce que dit Henri Laserre, celui que la Vierge de Lourdes, après l'avoir miraculeusement guéri, a, de préférence à beaucoup d'autres, choisi pour être le héraut des grandes choses qui se sont passées et qui se passent encore dans les Pyrénées.

Dernièrement, le 16 septembre 1877, un miracle éclatant avait lieu en faveur de M^{me} Guerrier, et vous avez dû en lire le compte-rendu dans les journaux. Eh bien, en présence des coïncidences qui se sont produites et de la signification que M. Martignon, *ancien curé d'Alger*, prétend y attacher, voici ce que dit M. Henri Laserre :

Non ! non ! de pareilles concordances et de semblables rapprochements ne sont point un concours fortuit du hasard, ni un vain mot de l'esprit. Ces délicates harmonies, ces détails exquis, si soigneusement combinés par celui qui dirige tout, dénotent aussi manifestement cette main divine que les agencements d'une montre et le mouvement des aiguilles dénotent l'action d'un horloger. Ces circonstances sont le langage même de Dieu s'adressant aux hommes, langage à la fois claire et énigmatique, comme celui des paraboles qu'il faisait jadis entendre aux foules assemblées sur les rives du lac de Génésareth ou sur les places de Jérusalem. L'âme naïve écoute, comprend et adore. « A vous disait le Seigneur à ses disciples, il a été donné de

connaître les mystères du royaume de Dieu ; mais à ceux-ci, non pas. Ils ont des yeux et ils ne voient pas. Ils ont des oreilles et ils n'entendent pas.»

Et voilà pourquoi, en présence de tout fait miraculeux, de tout acte de la puissance divine, il est nécessaire d'ouvrir le regard et d'avoir l'oreille attentive, c'est-à-dire d'en examiner avec soin et d'en méditer pieusement toutes les circonstances, afin d'en mettre à profit l'enseignement, après en avoir saisi le sens véritable.

Souvenez-vous de ce bel épisode biblique où il est raconté comment Eliézer, s'en étant allé en Mésopotamie, vers la cité de Nachor, chercher une épouse pour le jeune Isaac, il s'arrêta au bord du puits qui est à l'entrée de la ville. Puis il tourna son cœur vers Dieu, et dit ses paroles :

« Seigneur, Dieu d'Abraham mon maître, venez aujourd'hui à mon aide, je vous en conjure, et que mon maître Abraham trouve grâce devant vous. Me voici près de ce puits, et les filles de la ville vont sortir pour aller y puiser de l'eau. Faites, ô mon Dieu, faites que celle à qui je dirai : « Inclinez votre urne pour que je boive, » et qui me répondra : « Non-seulement je veux que vous buviez, mais je veux encore donner à boire à vos chameaux ; » que celle-là soit celle que vous avez préparée à votre serviteur Isaac, et, par ce signe, je comprendrai que mon maître Abraham a trouvé grâce devant vous. Il n'avait pas fini de parler, et voilà que, portant sur son épaule un vase à puiser de l'eau, paraît Rebecca..... Elle descend, remplit son vase, et va s'en retourner, quand Eliézer se présentant : Voulez-vous, lui dit-il, me donner un peu de votre eau, car j'ai soif ?—Buvez, seigneur. Et la

jeune fille, s'empressant d'abaisser l'urne qui était sur son épaule, la penche sur son bras, pour lui présenter à boire. Et quand il eut fini : Je veux encore, ajouta-t-elle, puiser de l'eau pour vos chameaux, afin que tous puissent boire jusqu'au dernier.»

Eliézer l'avait contemplée en silence, attentif à l'arrêt que rendait le Seigneur. Cependant, il tirait de ses sacs des boucles d'or et des bracelets d'un grand poids. Et quand les chameaux eurent bu : de qui êtes-vous la fille ? Je suis la fille de Bathuel, fils de Melcha : mon grand-père est Nachor..... Eliézer se prosterna, adora le Très-Haut et s'écria : Béni soit le Seigneur, Dieu de mon maître Abraham, qui l'a comblé de sa grâce et de sa vérité, et qui m'a conduit tout droit à la maison de son frère. — A cette concordance parfaite entre la prière de son cœur et le signe demandé qui s'accomplissait à la lettre, Eliézer avait reconnu la très-claire réponse du Seigneur Dieu, et la faveur dont jouissait son maître Abraham.»

Ainsi faisons-nous, nous aussi, car le Dieu de ce temps reculé est le même Dieu qu'aujourd'hui. Il se nomme l'Eternel, et maintenant comme alors, il répond de la même manière au cœur droit de ceux qui l'invoquent.

UNE PAGE D'HISTOIRE.

(A méditer.)

Extrait d'un livre de l'abbé Bougaud.—La mort du Père de la Colombière eut lieu le 17 février 1682. C'était l'année même où se tenait à Paris la fameuse assemblée du clergé de France, convo-

quée par Louis XIV, pour aviser aux dangers de la chrétienté. Tout était réuni là : l'autorité, le génie, l'éloquence, l'expérience, la popularité. Et à quoi ont abouti tant d'efforts ? Cette déclaration en quatre articles, si étudiée, dont les moindres mots ont été pesés avec tant de soin et placés avec un si grand art, à quoi a-t-elle servi ? A augmenter le péril, au lieu de le conjurer. Et pendant ce temps, au fond d'un monastère obscur, une humble vierge, assistée par un pauvre religieux, voyait le vrai mal qui désolait l'Eglise et la société, et se préparait à en montrer au monde l'unique remède.

L'a-t-on crue. Oh non ! On ne croit jamais ces choses-là ! Mais, dans le cas présent, les preuves abondent et la question est déjà portée au tribunal du pape : c'est à lui qu'il appartient de dire si j'ai tort ou raison.

P. LEROY.

BIBLIOTHÈQUE
 SAINT-SULPICE

B N Q



C 000 145 138

145138